THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE,

Présentée et soutenue le 27 août 1846,

Par JEAN-BAPTISTE-LOUIS POQUILLON,

né à Rochechouart (Haute-Vienne).

DE LA MÉNOPAUSE,

OU DE L'AGE DIT CRITIQUE CHEZ LA FEMME.

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS.

RIGNOUX, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
rue Monsieur-le-Prince, 29 *bis*.

1846

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, DOYEN.	MM.
Anatomie	DENONVILLIERS.
Physiologie	BÉRARD aîné.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	GAVARRET, Examinateur.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacie et chimie organique	DUMAS.
Hygiène	ROYER-COLLARD.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. GERDY aîné.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. PIORRY.
Anatomie pathologique	CRUVEILHIER.
Pathologie et thérapeutique générales	ANDRAL.
Opérations et appareils	BLANDIN, Président.
Thérapeutique et matière médicale	TROUSSEAU.
Médecine légale	ADELON.
Accouchements, maladies des femmes en couches et des enfants nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER. CHOMEL. BOUILLAUD. ROSTAN.
Clinique chirurgicale	ROUX. J. CLOQUET. VELPEAU. AUGUSTE BÉRARD.
Clinique d'accouchements	P. DUBOIS.

Agrégés en exercice.

MM. BARTH.
BEAU.
BÉCLARD.
BEHIER.
BURGUIÈRES.
CAZEAUX.
DUMÉRIL fils, Examinateur.
FAVRE.
L. FLEURY.
J.-V. GERDY.
GIRALDES.
GOSSELIN.

MM. GRISOLLE.
MAISSIAT.
MARCHAL.
MARTINS.
MIALHE.
MONNERET.
NÉLATON.
NONAT.
SESTIER.
A. TARDIEU, Examinateur.
VOILLEMIER.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES PARENTS.

J.-B.-L. POQUILLON.

DE

LA MÉNOPAUSE,

OU

DE L'AGE DIT CRITIQUE CHEZ LA FEMME.

Je me propose, dans cette thèse, d'examiner les principaux phénomènes qui se montrent à l'époque de la ménopause. J'essayerai d'abord de prouver que la dénomination de critique, dans l'acception qu'on lui donne ordinairement, ne convient nullement à cette époque; qu'au contraire, la mortalité des femmes n'est pas plus grande qu'à toute autre période de leur existence. Avant d'aborder directement les phénomènes qui caractérisent la ménopause, j'ai cru devoir dire quelques mots de l'établissement des règles pour établir un court parallèle avec leur cessation. Arrivant à mon sujet, j'examinerai les phénomènes physiologiques et pathologiques qui s'y rapportent. Je m'occuperai ensuite de l'hygiène qu'on doit conseiller aux femmes pour traverser cet âge sans danger. Enfin j'ai traité plus particulièrement deux ou trois affections qui sont fréquentes à cette époque.

I.

LA MÉNOPAUSE N'OFFRE PAS LES DANGERS QU'ON LUI ATTRIBUE, SOUVENT MÊME ELLE AMÉLIORE LA SANTÉ DE LA FEMME.

La statistique est, dans cette circonstance, d'une grande et incontestable utilité ; voyons ce qu'elle nous apprend.

Muret, dans un ouvrage sur la population du pays de Vaud, dit que l'âge de quarante à cinquante ans n'est pas plus critique pour les femmes que celui de dix à vingt.

M. Benoiston, de Châteauneuf, s'exprime ainsi dans un mémoire plein d'intérêt lu à l'Académie des sciences en 1818 : « Du 43° de latitude au 60°, c'est-à-dire sur une ligne qui s'étend de Marseille à Saint Pétersbourg, en passant par Vevay, Paris, Berlin, Stockholm, à aucune époque de la vie des femmes, depuis trente ans jusqu'à soixante et dix, on n'aperçoit d'autre accroissement dans leur mortalité que celui nécessairement voulu par les progrès de l'âge. A toutes les époques de la vie des hommes, depuis trente ans jusqu'à soixante et dix, on trouve une mortalité plus grande que chez les femmes, mais surtout de quarante à cinquante ans. Il résulte de ces nouvelles observations que l'âge de quarante à cinquante ans est véritablement plus critique pour les hommes que pour les femmes, et cela quel que soit le genre de vie qu'ils embrassent, qu'ils vivent dans la société ou dans la retraite, dans les camps ou dans les cloîtres. »

M. le docteur Lachaise donne des résultats semblables dans sa *Topographie médicale de Paris.*

M. Finlaison, archiviste du bureau de la dette publique en Angleterre, a trouvé aussi qu'après l'enfance, la vie des femmes est plus longue que celle des hommes, et cela dans une proportion incroyable.

John Sainclair, dans son livre sur la longévité, a remarqué que

les probabilités d'une longue vie sont plus grandes pour elles que pour les hommes.

M. Déparcieux, dans son *Essai sur les probabilités de la vie humaine*, écrivait : « Tout le monde croit que l'âge de quarante à cinquante ans est un temps critique pour les femmes ; je ne sais s'il l'est plus pour elles que pour les hommes, ou pour les femmes du monde que pour les religieuses ; mais, quant à ces dernières, on ne s'en aperçoit pas par leur ordre de mortalité comparé aux autres. Ce pourrait bien être encore une de ces choses que l'on croit sans fondement, comme bien d'autres. »

Enfin Burdach a dressé des tables statisques d'où il résulte que, depuis l'âge de quarante-cinq ans jusqu'à celui de cinquante-cinq, la mortalité des femmes est faible comparativement à celle des hommes, et même qu'elle est alors moins considérable qu'à toute autre époque de la vie.

On voit par ces citations, peut-être trop multipliées, que cette époque n'est pas aussi dangereuse qu'on se l'imagine. Cependant, à entendre les personnes du monde et même beaucoup de médecins, ce moment est réellement dangereux. Les maladies fondent de toutes parts sur la femme ; son existence est mise en péril. Il n'en est aucune qui ne redoute ce terrible passage.

Loin d'être une époque dangereuse, la ménopause est un phénomène naturel ordinairement exempt d'accidents, et même, pour beaucoup de femmes, elle est le commencement d'une meilleure santé, surtout celles chez qui une menstruation abondante n'était pas en rapport avec les forces. Les femmes ne se voient plus en proie à des souffrances périodiques telles que migraines ; elles sont délivrées de douleurs rhumatismales, d'hémorrhagies mensuelles qui les épuisaient ; leur santé, autrefois chancelante, se consolide ; la force de tous leurs organes s'accroît de la force qui ne se dirige plus sur l'utérus. Des sens éteints, une âme calme, une abstinence habituelle, en affaiblissant certaines fonctions des organes, favorisent la durée de la vie.

Un auteur décrit ainsi les changements organiques qui surviennent à l'époque de la ménopause : « La masse des forces des autres organes s'accroît aux dépens de l'utérus, qui n'a plus de vie particulière et qui restera désormais sans influence. Les femmes acquièrent un fonds de vie inépuisable. Le temps du péril est passé ; elles ne sont plus sujettes aux maux particuliers à leur sexe ; elles acquièrent la constitution de l'homme au moment où celui-ci commence à la perdre, et sont sujettes aux mêmes affections. »

« J'ai vu, dit Tissot, plusieurs femmes qui, à cinquante-deux ou cinquante-trois ans, quittaient les lunettes dont elles se servaient depuis cinq ou six ans; j'en ai vu d'autres dont les nerfs se raffermissaient, et les maux qui dépendaient de leur faiblesse devenaient moins fréquents et moins communs. »

Les craintes que cette époque inspire aux femmes lui ont fait donner le nom de *critique*. Cette expression ne manquerait pas de justesse, si elle servait seulement à indiquer l'influence que cette cessation menstruelle exerce sur l'économie. En effet, on peut considérer comme des crises les phénomènes naturels de cet âge : ainsi les déviations de règles, les diarrhées rebelles, les douleurs locales, les palpitations, etc. Mais, comme je l'ai dit, on attache à ce mot l'idée d'un grand danger, d'une épreuve redoutable qui doit bouleverser l'existence et produire une foule d'affections morbides. Je ne veux pas dire cependant qu'il ne peut survenir aucun accident (on verra plus loin qu'il n'en est pas ainsi); mais je crois qu'on a beaucoup exagéré ces dangers. Espérons que le temps et de nombreuses observations détruiront ce préjugé, qui ne peut que porter du trouble dans la vie des femmes, déjà semée de tant de périls.

II.

DE L'ÉTABLISSEMENT DE LA MENSTRUATION.

L'époque de la puberté est arrivée. Une révolution immense s'opère dans l'organisation de la jeune fille. A ses formes grêles et allongées ont succédé des contours pleins et gracieux. La démarche incertaine et languissante devient ferme et animée. Le doux éclat de ses yeux révèle le feu dont elle est pénétrée. La poitrine étroite et reserrée s'agrandit et s'évase. Les poumons respirent plus à l'aise; le cœur a une impulsion plus forte. L'utérus et ses annexes éprouvent surtout des changements remarquables. Réduits à un petit volume, la matrice, les ovaires, les trompes utérines et les seins prennent un accroissement considérable. Les os, les muscles participent à ce développement général. Le moral lui-même change. La jeune fille jusqu'alors enfant dans ses goûts, ses penchants, éprouve une métamorphose complète; elle devient inquiète et rêveuse.

Outre l'augmentation de volume des ovaires, ils deviennent le siége d'un travail nouveau par lequel la femme fournira une partie des matériaux indispensables à l'accomplissement de la fécondation, l'œuf humain. L'utérus devient aussi un centre de fluxion mensuel et réalise par là un acte organique qui caractérise éminemment la période d'activité sexuelle. Désormais les fonctions du cerveau seront modifiées, et recevront une direction nouvelle, sous l'influence du développement complet des organes génitaux.

Je ne dirai rien des causes de la menstruation, sur lesquelles tant d'opinions erronées ont été proposées, jusqu'à ce que des découvertes modernes soient venues en donner une explication satisfaisante pour l'esprit et le raisonnement (1).

(1) Je ne puis m'empêcher ici de citer la thèse remarquable de mon ami le

Généralement les premiers phénomènes de l'opération des règles se montrent dans nos climats de 14 à 16 ans. Dans les campagnes, la menstruation est plus tardive; tandis que dans les villes, elle se montre de meilleure heure, surtout dans les capitales où tant d'influences agissent sur l'imagination des jeunes filles.

L'écoulement menstruel est souvent précédé par des symptômes plus ou moins marqués. Ainsi deux ou trois jours avant son apparition, les parties génitales présentent une légère tuméfaction, l'utérus se congestionne et s'abaisse. En même temps la femme éprouve une douleur gravative, obtuse dans les lombes, aux aines et dans le bassin; chaleur insolite dans les parties, lassitude dans les cuisses; chez quelques femmes, des coliques et des tranchées utérines. L'écoulement utérin se manifeste, il est d'abord séro-sanguinolent, et ce n'est que vers le troisième jour qu'il s'écoule du sang pur. Il se termine généralement vers le cinquième ou sixième jour. La durée, la quantité de sang, les symptômes d'apparition, sont très-variables.

Le plus souvent cette première menstruation se fait naturellement; de même que pour la ménopause, on la voit quelquefois guérir des maladies de l'enfance qui jusqu'alors avaient été incurables; de même aussi elle peut en aggraver d'autres. Elle peut devenir la cause prochaine, immédiate, de plusieurs affections, lorsque l'excitation qu'elle produit est trop faible. On voit alors survenir ces dysménorrhées si fréquentes chez les jeunes filles, moins souvent des métrorrhagies. D'autres fois elles éprouvent des frissons dans l'hypogastre, de la céphalalgie, des vertiges, des oppressions, de la difficulté de respirer,

---

docteur Baudin de Chantonnay. Après une foule de recherches intéressantes et de faits qui paraissent concluants, il résume les travaux des auteurs modernes en deux lois principales :

Première loi. Dans toute la série des êtres, l'ovaire émet des œufs à des époques déterminées, périodiques, et indépendamment de toute fécondation.

Deuxième loi. L'époque de l'émission de l'ovule coïncide avec l'époque du rut chez les mammifères, avec la mentruation chez la femme. (Paris, 1845.)

de la toux, des coliques, de la cardialgie, des nausées, des lipothymies et tout le cortége des affections hystériques et de la chlorose.

Comme caractère de similitude avec l'âge critique, je dois parler des déviations des règles. C'est ainsi qu'on voit survenir diverses hémorrhagies des muqueuses, telles qu'épistaxis, hémoptysies, hématémèses. Il y a dans le service de M. Chomel, en ce moment, une jeune fille âgée de seize ans, réglée depuis peu, qui est entrée à l'hôpital pour une rougeole, et qui offre une épistaxis succédanée très-remarquable. Elle m'a dit que lors de la première apparition de ses règles, qui ne se fit pas bien, elle eut un saignement de nez très-abondant, et que depuis cette époque elle voyait souvent cette hémorrhagie reparaître aux périodes menstruelles.

III.

DE LA CESSATION DES RÈGLES OU DE LA MÉNOPAUSE.

A quel âge s'opère cette cessation des menstrues? Les auteurs ne sont pas d'accord; tandis que d'après la statistique de M. Brierre de Boismont, l'âge commun du plus grand nombre des femmes serait de quarante ans, d'autres veulent que la fin de la menstruation arrive entre quarante-cinq et cinquante ans. M. de Boismont fait remarquer que la cessation est beaucoup plus commune à quarante qu'à quarante-cinq ans. Nous établirons une limite moyenne entre quarante et cinquante ans. Ce terme est loin d'être fixe; on cite des observations nombreuses de femmes dont les règles ont cessé avant et après cette époque. Ainsi, chez les unes, le flux menstruel a cessé à trente-six ou quarante ans; chez d'autres, il s'est prolongé jusqu'à soixante ans et au delà; dans ce dernier cas, la femme a conservé sa faculté génératrice. Ces anomalies arrivent surtout chez les femmes qui ont été très-réglées et très-irrégulièrement, et reconnaissent pour cause le plus souvent un état de pléthore générale ou des affections utérines. L'époque de la cessation des menstrues est en rapport avec celle où

cette excrétion commence; ainsi les femmes qui sont réglées de bonne heure sont aussi celles qui cessent plus tôt de l'être. M. Brierre de Boismont a constaté de très-nombreuses exceptions.

L'âge moyen de la cessation est de vingt-huit à vingt-neuf ans environ, et celui de la durée des accidents de la ménopause de près de deux ans. On a recherché le nombre de jours employés par la nature à la menstruation, et on a trouvé que chez une femme réglée pendant trente ans et chez laquelle le flux sanguin durait huit jours, elle passait dans le sang près de huit années de son existence. Si on ajoute la grossesse, les suites de couche, les suppressions, on aura une idée de l'influence de l'utérus sur la vie des femmes.

L'utérus à cette époque subit divers changements; souvent il paraît augmenté de volume, ce qui est dû sans doute à la congestion locale dont il est le siége; mais bientôt il se resserre, devient de moins en moins perméable, et quelques années après cette révolution il est considérablement diminué. De Graaf dit qu'après l'âge critique l'utérus revient au volume qu'il avait chez la vierge. On observe que l'utérus descend plus bas dans le vagin, ne serait-ce pas par suite du relâchement des ligaments? Son tissu est moins dense, la membrane muqueuse sur laquelle s'ouvrent les vaisseaux exhalants qui produisent les règles est plus serrée. Il a présenté quelquefois des ossifications provenant sans doute du système artériel. Le col de l'utérus est plus gonflé que de coutume et peut devenir le siége d'un engorgement chronique; sa sensibilité est diminuée; le museau de tanche est béant; les lèvres du col sont plus ou moins inégales, déchirées, selon le nombre d'enfants que la femme a eus; les ovaires s'affaissent. Enfin on a trouvé quelquefois des pétrifications du corps et du col de l'utérus et des ovaires; mais c'est principalement pendant la vieillesse qu'on peut les rencontrer.

Causes.—Vers la fin de la menstruation, l'utérus perd sa sensibilité et sa contractilité; ses fonctions organiques touchent à leur terme; le sang ne s'y accumule plus comme à l'âge de la puberté, il abandonne

doucement l'utérus; les vaisseaux s'affaissent par degrés et finissent même par s'obstruer entièrement.

Gardanne attribue la cause de ce changement à l'absence du moteur séminal. D'autres ont donné pour cause la résistance et la dureté des vaisseaux utérins, dont les parois se raccourcissent avec l'âge (Haller); Tissot, à la diminution de la quantité du sang qui jusque-là avait coutume de distendre l'utérus.

Influence de la ménopause sur le physique et le moral. — Dans la puberté, la nature dirige tous ses moyens vers la perfection de l'utérus, afin de donner naissance aux diverses fonctions sexuelles; alors, réagissant sur toutes les parties de l'économie, cet organe change et accomplit l'organisation physique comme les facultés morales. Dans la ménopause, l'utérus éprouve de nouveau une révolution, perd la faculté de procréer, cesse de vivre pour l'espèce, prend une existence individuelle et propre, et va rester désormais sans influence. Cette révolution amène nécessairement des changements pour le physique, le moral et les systèmes organiques.

Pour le physique. Les traits du visage s'affaissent, les formes gracieuses disparaissent, la peau perd son coloris, sa souplesse, se ride; la voix éprouve une altération plus ou moins marquée, les mamelles se flétrissent; cependant si la ménopause se fait régulièrement, les femmes conservent plus longtemps leur beauté. Roussel, qui dans ses dernières années recherchait la société des femmes d'un âge mûr, jugeait sans doute, comme le fait remarquer Alibert, qu'elles ont à cette époque de leur vie on ne sait quel charme qui touche et attendrit encore l'homme sensible.

Pour le moral. Les approches de la ménopause font une vive impression sur la femme; son imagination se crée de vaines chimères qui apportent le plus grand trouble dans toute l'économie; elle devient morose, inquiète, taciturne: elle regrette souvent des jouissances qui ne sont plus de son âge, et se peint l'avenir sous de tristes couleurs. Cependant les différents actes de son entendement n'étant

plus dominés par l'influence quelquefois tyaannique du besoin des voluptés, se régularisent et s'accroissent de l'énergie qui vient d'abandonner les organes qui produisent ce besoin; aussi la femme jouit-elle alors de cette facilité d'esprit et de cette justesse de jugement si nécessaires aux devoirs qu'elle aura encore à remplir et qui lui assurent notre admiration et notre respect. Si elle a perdu ses charmes, ses qualités se sont perfectionnées; son cœur est moins accessible aux douceurs de l'amour, mais il le devient davantage à celles de l'amitié, et celle-ci est plus sincère; sa qualité dominante même, le besoin d'attachement, ne fut jamais plus prononcée. Elle aime l'homme pour lui-même, et non plus pour les hommages qu'il lui rend. Voici ce qu'écrivait une dame : « Nous devenons meilleures amies, plus sincères et plus reconnaissantes, parce que nous cessons de croire que tout nous est dû, et nous apprenons à mieux apprécier ce qu'on a fait pour nous. »

Phénomènes physiologiques et pathologiques. — La ménopause est ordinairement annoncée plusieurs années à l'avance par des dérangements plus ou moins remarquables. Quelquefois la suppression des règles se fait subitement sans que la santé soit compromise; cette suppression brusque est due à des impressions, à des événements quelconques; souvent même on ne peut en trouver la cause. Cette cessation brusque peut devenir un accident grave, causer un grand malaise, et occasionner des pertes accompagnées ou précédées de douleurs vives et pongitives à la région de l'utérus. Le plus souvent cette époque s'annonce par des retards et des irrégularités dans la menstruation. La femme ne voit pas paraître ses règles à la période ordinaire; elle s'inquiète et va consulter son médecin : si celui-ci soupçonne la maturité de l'âge, il doit se défier et se garder de tout traitement; ces retards peuvent être de huit jours, quinze jours, d'autres fois d'un an et demi. Comment distinguer la suppression des règles de leur cessation naturelle à l'âge de retour? La suppression des règles est l'effet subit d'une cause brusque et violente, sans indices antérieurs; leur

cessation, au contraire, s'annonce par des symptômes particuliers; la suppression est accompagnée ou immédiatement suivie d'accidents plus ou moins graves; la cessation est exempte d'accidents, ou si elle en éprouve elle s'est déjà fait distinguer par des anomalies faciles à saisir.

L'irrégularité des règles est un des phénomènes les plus constants de cette époque. Cette irrégularité se montre dans la durée de chaque période, dans la quantité de sang évacué; souvent il y a une diminution progressive dans la quantité de sang rendu à chaque époque et le temps pendant lequel il coule. Quelquefois les femmes passent deux et trois mois, un an, sans perdre de sang; d'autres en perdent tous les dix, quinze, vingt jours. Il arrive aussi que l'évacuation, qui auparavant ne durait que quatre jours, n'en dure plus que deux ou se prolonge au delà de dix. La quantité de sang évacué peut être de quelques gouttes, mais quelquefois devient de plus en plus abondante et donne lieu à ces hémorrhagies inquiétantes, symptomatiques le plus souvent d'affections organiques. Les époques peuvent se prolonger et se caractériser par l'augmentation du flux sanguin.

Un écoulement muqueux, continu ou périodique peut s'établir pendant quelque temps avant la cessation complète des règles, et se prolonger plus ou moins. Chez quelques femmes, il survient un malaise général, des engourdissements dans les membres inférieurs, des douleurs dans la région lombaire, douleurs qui se remarquent dans les affections utérines, la puberté, l'accouchement, l'âge critique. Il survient quelquefois une tuméfaction de l'abdomen qui fait croire à une grossesse; ce qui confirme l'erreur des femmes, c'est que leurs seins prennent de la consistance, de la fermeté et du volume.

Si l'irrégularité des règles offre des changements remarquables, la pléthore qui survient à l'époque de la ménopause n'est pas moins digne d'intérêt. Je ne mentionnerai que les symptômes généraux qu'elle occasionne. On a noté tour à tour les signes de l'apoplexie, de la pleurésie, de la pneumonie, de l'hémoptysie, de l'odontalgie. Ceux qui se présentent le plus souvent sont la dureté et la plénitude du pouls, les

feux et les chaleurs de la figure, les hémorrhagies nasales, et surtout les hémorrhoïdes. Les crachements de sang, les douleurs de poitrine, qui portent la terreur dans l'esprit des femmes, ne sont bien souvent que le résultat de cet état pléthorique.

Du côté du système nerveux, on remarque des étourdissements, de la pesanteur, de la céphalalgie, les vertiges, les bourdonnements et les tintements d'oreille. Dans d'autres circonstances ce sont des rêves fatigants, des insomnies, des sensations bizarres, des spasmes, de la tristesse, de la mélancolie, un état d'exaltation; quelquefois il y a des désordres de la sensibilité spéciale. Boyer raconte qu'une femme âgée de quarante-cinq ans le consulta pour une cécité qui dura trois à quatre jours, et qu'il attribuait à son temps critique. Ces différents symptômes peuvent se calmer pour quelque temps, revenir, cesser et présenter ces alternatives pendant plusieurs années.

Jusqu'à présent les troubles que nous avons observés n'offrent pas de dangers bien sérieux pour la femme; quelques malaises, quelques irrégularités dans la menstruation ne peuvent compromettre sa santé. La cessation des règles est complète, les fonctions de l'économie reprennent leur marche régulière. Malheureusement il n'en est pas toujours ainsi, et dans quelques circonstances des affections plus ou moins graves se montrent à l'époque de l'âge critique.

Les femmes dont l'existence a été agitée par des passions vives, des chagrins, sont, en général, plus fortement et plus péniblement ébranlées que celles qui ont passé une vie plus calme. Parmi les accidents les plus graves, nous pourrons placer la métrorrhagie. Dans le cas même où nous la supposons parfaitement indépendante d'une lésion organique, elle peut, par son abondance, affaiblir singulièrement la femme et menacer son existence. L'importance de cette affection m'a engagé à la traiter avec quelques détails, ainsi qu'on le verra plus tard. Comme exhalations surcédanées du flux menstruel, citons encore la leucorrhée et les hémorrhoïdes. Chez les femmes du monde, on remarque une susceptibilité plus grande, divers troubles nerveux, des vapeurs, des phénomènes d'hystérie, de mélancolie.

Des affections dartreuses peuvent se montrer au pourtour des organes génitaux et sur le reste du corps. Le visage se couvre de boutons d'acné rosacé ; on observe chez quelques-unes des sueurs fréquentes et copieuses durant plusieurs mois consécutifs, ou même un à deux ans, et qui les épuisent ; chez d'autres, des faiblesses d'estomac, beaucoup de vents, des langueurs, des diarrhées rebelles, qui résistent à toutes les médications ; enfin, des palpitations fréquentes, les infiltrations des extrémités et l'hydropisie.

Des auteurs mettent le cancer au nombre des affections qui se développent pendant la ménopause. Je ne le pense pas. Tout au plus pourrait-on admettre qu'elle favorise son développement ; du reste, je reviendrai sur cette question.

Tels sont les principaux accidents qu'on a remarqués dans la période de la cessation des règles. J'aurai occasion de reparler de trois d'entre eux : l'hémorrhagie, la leucorrhée et le cancer.

Essayons un court parallèle entre les accidents qui peuvent se montrer lors de l'établissement et de la cessation de la menstruation. L'aménorrhée et la chlorose peuvent se montrer à l'époque de la puberté, et précéder l'évacuation périodique, peuvent succéder à la dysménorrhée. Les combinaisons de ces divers états sont très-variées ; ainsi la dysménorrhée est la suite de l'aménorrhée, et l'irrégularité peut, à son tour, la remplacer. L'aménorrhée par cause locale, l'hémorrhagie par déviation, s'observent également à cette époque. La ménorrhagie est peu commune ; il en est de même de l'hémorrhagie.

A l'âge critique, on voit augmenter la méthrorrhagie et la ménorrhagie ; la dysménorrhée et l'irrégularité sont aussi plus fréquentes. L'aménorrhée a souvent lieu ; mais elle est alors le produit des années, et ce serait une grande erreur que de vouloir la faire cesser. La chlorose est rare, les hémorrhagies supplémentaires assez fréquentes.

IV.

HYGIÈNE DE LA MÉNOPAUSE.

Le plus ordinairement, une bonne hygiène suffit pour aider les femmes à traverser cette époque; mais il est difficile d'obtenir qu'elles se soumettent aux conseils qu'on leur donne, et le médecin n'est guère appelé que si une maladie se déclare. Voici toutefois les règles hygiéniques qu'on pourra leur prescrire :

L'habitation des lieux sains et élevés, loin des lieux bas et humides, où l'on respire un air sec et vif; un vêtement chaud qui provoque légèrement la peau et établisse une révulsion qui empêche la concentration des forces vers l'utérus : ce vêtement n'exercera aucune compression. Le régime devra être assez sévère; on aura égard, du reste, au tempérament, aux habitudes de la femme : il sera doux; humectant, médiocrement nutritif, végétal et lacté en grande partie. Rejeter les viandes fortes, les mets épicés, leur préférer les chairs blanches. Vivre sobrement, faire deux repas, et supprimer celui du soir autant que possible. Les femmes nerveuses doivent s'abstenir des aliments farineux, à cause des flatuosités, des intumescences qu'ils occasionnent; on y remédierait par les carminatifs et les antispasmodiques. Etre très-réservé sur les boissons : pas de vin pur, de liqueurs, de café (à moins que la femme n'en ait l'habitude depuis longtemps); proscrire toutes les boissons alcooliques : au contraire, le petit lait, quelques légères infusions de thé, d'oranger, seront très-utiles.

En général, les bains sont peu convenables, à moins d'affections spéciales qui les réclament; dans tous les cas, ils doivent être tempérés. Un exercice modéré, qui dissémine sur tous les organes l'excitabilité qui abandonne l'utérus. La promenade du matin est la plus salutaire; se coucher et se lever de bonne heure; pas de veilles ni de sommeil trop prolongé.

La saignée est souvent indiquée pour combattre la pléthore. S'il est

nécessaire, on la répète à l'époque où les règles paraissaient habituellement.

L'usage des lavements émollients est utile, surtout s'il y a constipation; mais leur usage trop fréquent les rend souvent indispensables : l'intestin devient paresseux et ne peut se passer du stimulant auquel on l'a habitué. Ce qui contribue à abuser des lavements et des purgatifs, c'est le préjugé qu'ont les femmes de croire à une matière morbifique, peccante, provenant des règles, qui s'attache aux parois intestinales et dont il faut les débarrasser.

Les purgatifs doux, les purgatifs cathartiques, sont le plus souvent employés. Ils sont recommandés comme moyen d'entretenir la liberté du ventre et de prévenir les hémorrhoïdes ; ils sont encore utiles comme dérivatifs pour prévenir les mucosités, les humeurs qui se portent tantôt à la peau, tantôt à l'intérieur des organes, et y gênent les fonctions. Quelquefois un exutoire sera nécessaire, surtout chez les femmes qui ont eu des éruptions cutanées, des ophthalmies, des gonflements des articulations. On devra préférer le cautère.

Les femmes éloigneront tous les objets qui seraient capables de les exciter trop vivement : s'abstenir rigoureusement des plaisirs de l'amour ; se mettre, autant que possible, à l'abri de toutes les passions ; se maintenir dans une douce tranquillité et fuir tout ce qui pourra émouvoir la sensibilité, éveiller l'imagination. Si des regrets trop vifs du temps passé causent trop de tristesse, de mélancolie, c'est aux personnes qui entourent la malade à redoubler pour elle de soins et d'attachement.

V.

DE QUELQUES MALADIES QUI S'OBSERVENT DANS LA MÉNOPAUSE.

En général, les femmes chez qui les règles ont coulé difficilement la première fois doivent s'attendre à les perdre de même. Dans les climats humides et froids, les femmes souffrent davantage de la ces-

sation des règles; elles s'exécutent plus facilement dans les pays chauds. Les fausses couches, les leucorrhées, les avortements, les accouchements laborieux, les diverses maladies antérieures de l'utérus et des ovaires, aggravent l'époque de la ménopause. Les engorgements, avec induration de la matrice, sont le plus souvent incurables; mais, par la lenteur de leur marche et de leur développement, ils ne font pas courir des dangers immédiats aux malades.

Hémorrhagie.

C'est, sans contredit, l'accident le plus fréquent. Il attaque principalement les femmes qui avaient des règles abondantes, dont l'utérus était faible, celles qui usaient de boissons spiritueuses. Cette hémorrhagie peut éclater au milieu de la plus brillante santé. La quantité de sang est plus ou moins considérable; elle peut être continuelle ou durer un certain temps. Le plus souvent elle cesse et reparaît fréquemment. On l'a vue se produire chaque mois à l'époque ordinaire; dans quelques circonstances la perte dure quelques heures, quelques jours; dans d'autres elle persiste pendant dix ou quinze ans en présentant des interruptions. Lorsque l'hémorrhagie est considérable, elle offre les symptômes suivants : tension des hypochondres, sentiment de plénitude, de pesanteur, de chaleur, de douleur, dans la région sacrée et hypogastrique; puis refroidissement des membres, pâleur de la face, horripilation, resserrement de la surface du corps, ardeur et prurit des parties génitales. L'écoulement du sang suit ces phénomènes et semble ramener le calme; mais, s'il est trop abondant et qu'il se renouvelle, la malade éprouve un sentiment de défaillance à la région de l'estomac : les lèvres, le visage pâlissent, le pouls perd de sa force, la vue s'obscurcit, des tintements d'oreille surviennent, puis enfin la respiration stertoreuse, des lipothymies, des convulsions et la mort. Ces derniers symptômes ne se montrent que dans les cas les plus graves, et heureusement on y remédie avant qu'ils aient atteint cette intensité.

Si l'hémorrhagie, sans être très-abondante, se renouvelle trop sou-

vent ou se prolonge, les digestions se dérangent ; la malade tombe dans un état de langueur, de faiblesse; la pâleur est excessive, les pieds et les jambes peuvent s'œdématier, surtout le soir. Dugès re commande de surveiller ces pertes : quand elles se prolongent lon temps, on peut soupçonner une altération de l'utérus.

Il arrive quelquefois que ces écoulements sanguins essentiels sont pour ainsi dire, constitutionnels, et durent même plusieurs années. Il faut les respecter, car leur suppression amènerait infailliblement des troubles dans d'autres organes, ainsi qu'on l'a observé si souvent. «Une dame éprouvait depuis douze ans une perte utérine : la première fois que le médecin voulut supprimer cette hémorrhagie, il survint une péritonite; au second essai, malgré les saignées préparatoires, une pneumonie se déclara; la troisième fois, ce fut une méningite : tous ces accidents cédèrent à l'application de sangsues à la vulve.»

Traitement. — Quand il y a signe de pléthore, on pratique la saignée du bras; la saignée générale agit ici comme révulsive. Si la malade n'était pas très-forte, on pourrait faire de petites saignées qu'on répéterait. On ménage ainsi les forces des malades, en leur permettant de réparer, en grande partie, dans l'intervalle d'une saignée à l'autre, la quantité de sang précédemment soustraite. Il faut garder le repos le plus absolu dans une situation horizontale, et sur une couche qui ne soit pas trop molle ; la tranquillité d'esprit, la diète, ou seulement quelques bouillons. Les boissons délayantes et acidulées, les tisannes d'orge, édulcorées avec du sirop de groseilles ou de coings. Le froid, les boissons, les aliments donnés à la glace sont utiles; mais leur application exige beaucoup de précautions. La liberté du ventre est entretenue par des lavements mucilagineux, ou de doux laxatifs.

Si ces moyens ne suffisent pas, et que l'hémorrhagie ne soit pas arrêtée, on donne les astringents à l'intérieur, tels que le ratanhia, l'alun, quelquefois le fer ; des compresses froides sont appliquées sur l'hypogastre, la région lombaire, la partie supérieure des cuisses; enfin, il reste pour dernière ressource le tamponnement du vagin. M. Duparcque dit s'être bien trouvé de l'emploi du seigle ergoté.

Quelques auteurs disent aussi avoir retiré de bons effets des eaux des Pyrénées.

Leucorrhée ou flueurs blanches.

Les flueurs blanches sont des écoulements muqueux par les parties génitales de la femme, déterminés par l'irritation ou l'inflammation de la membrane interne du vagin, du col ou de la cavité de l'utérus. Fréquemment, les pertes utérines alternent avec ces écoulements blanchâtres ou jaunâtres. S'ils sont mêlés au sang, leurs teintes sont alors très-différentes; le plus ordinairement ils succèdent aux flux de sang et les remplacent entièrement; leur durée peut être très-courte ou de plusieurs années. L'abondance, la fétidité de cet écoulement en a imposé souvent pour des carcinômes; il est sujet à des alternatives de flux et de suppression. M. Brierre de Boismont établit un rapprochement entre l'écoulement blanc de la ménopause et le mode de cicatrisation des tissus divisés.

On observe les symptômes précurseurs suivants : douleurs sourdes, pesanteur à la région hypogastrique, dégoûts, lassitudes, demangeaisons plus ou moins incommodes dans le vagin. L'écoulement survient: le liquide qui s'échappe est variable quant à la couleur, la consistance et l'odeur; tantôt blanc et transparent, souvent il est jaunâtre, plus ou moins vert, quelquefois roussâtre; parfois séreux et abondant, le plus ordinairement on le trouve visqueux comme de l'albumine; quelquefois il sort des flocons de mucosités épaisses, abondantes. Ce simple écoulement muqueux est le plus souvent doux et ne présente aucune propriété stimulante qui puisse excorier, irriter les parties de la génération en les traversant.

Leucorrhée aiguë. — La malade éprouve des démangeaisons croissantes dans le vagin. Elle a des besoins fréquents d'uriner. Survient un écoulement séreux, peu abondant, avec chaleur et tension aux parties affectées. Il devient plus consistant, et se colore en jaune, en

vert; les ardeurs d'urine augmentent. La région sus-pubienne est le siége d'une douleur qui rayonne jusqu'aux aines, aux lombes, aux grandes lèvres, au haut des cuisses et au périnée. La température s'élève, la fièvre survient; elle cesse ordinairement vers le dixième jour, et l'écoulement, après plusieurs alternatives de disparition, de retour, cesse vers le trentième jour.

Leucorrhée chronique. — Elle débute d'une manière insensible, sans le moindre symptôme; sa marche est très-irrégulière, sa durée illimitée. L'écoulement, ordinairement continu, est quelquefois intermittent; très-variable pour la couleur, la consistance. Dans quelques cas, la femme souffre peu; c'est à peine si elle éprouve quelque sentiment vague de pesanteur dans le petit bassin, et de sensibilité à l'épigastre; dans d'autres circonstances, l'abondance de l'écoulement produit des effets sympathiques plus marqués : la malade éprouve des tiraillements à l'estomac; les fonctions digestives sont dérangées ; l'appétit se perd, et l'on voit survenir la faiblesse dans les membres, la pâleur, la bouffissure de la face. Une certaine langueur, l'amaigrissement, le dégoût des plaisirs, une tristesse profonde, se montrent parfois. Il y a des éblouissements, des accidents hystériformes; le moindre exercice fatigue; la malade est très-sensible au froid.

On distingue la leucorrhée d'un écoulement syphilitique surtout par les commémoratifs; d'un cancer de l'utérus par la nature de l'écoulement, les différents symptômes qu'il présente.

Il est toujours très-utile d'explorer les parties avec le spéculum; cette exploration fait reconnaître souvent soit un engorgement du col, soit des excoriations, des ulcérations du col ou de la muqueuse vaginale. On remédie à l'engorgement par les saignées générales ou locales; elles doivent être modérées, car la soustraction faite au sang le rend plus séreux, et comme les tissus sont relâchés, une hémorrhagie pourrait se produire.

Traitement de la leucorrhée. — Dans la forme aiguë avec phéno-

mènes inflammatoires, employer les saignées du bras, les sangsues à l'anus et à l'hypogastre, les grands bains, les bains de siége, les fumigations, les lotions émollientes et opiacées.

Forme chronique. — Les toniques et les astringents sont très-recommandés dans cette forme passive de leucorrhée. Des injections astringentes d'acétate de plomb, de sulfate de fer et de zinc, seront faites. L'emploi des ferrugineux, l'oxyde noir, les eaux minérales ferrugineuses, produisent un bon résultat.

La leucorrhée constitutionnelle, qui se remarque surtout chez les personnes faibles, exige un traitement long et bien suivi. Une hygiène sévère ; l'administration des toniques ; les eaux ferrugineuses, les décoctions amères de gentiane, de quinquina ; les frictions sèches, la flanelle sur la peau ; les bains froids, les bains de mer ; un régime nutritif et fortifiant : (viandes rôties, végétaux amers) tels sont les moyens qui ont le plus réussi.

Cancer.

Il est certain que cette affection s'observe souvent à cette période de la vie des femmes. Mais la cessation du flux menstruel est-elle cause efficiente de ces altérations, et sont-elles aussi communes que des auteurs le prétendent ? Ceci est au moins contestable ; presque tous les cancers qu'on observe à cette époque existent le plus souvent depuis longtemps, et ont été méconnus ; les symptômes qu'ils présentaient ont été attribués à des flueurs blanches, des écoulements séreux, des irrégularités de la menstruation. Cependant, le mal fait des progrès, des douleurs, sourdes d'abord, puis bientôt lancinantes, apparaissent, des hémorrhagies se déclarent, le cancer est reconnu. Pendant la période d'accroissement du mal, la malade atteint l'âge de la ménopause ; elle a quarante, quarante-cinq, cinquante ans : c'est à ce moment que l'affection organique a été reconnue, donc elle a sa source dans la cessation de la menstruation. Ne serait-elle pas plutôt due au progrès

de l'âge? Je crois seulement que cette époque peut hâter les progrès du mal. En effet, il se fait alors un travail organique qui, dans certaines circonstances, devient favorable, et facilite la résolution de certains engorgements; mais, dans d'autres, produit un effet tout contraire, et contribue puissamment au développement rapide de l'affection organique. De même que le cancer peut se montrer avant et après la ménopause, certainement il peut apparaître à cet âge, mais non plus fréquemment.

J'ai dit que l'affection cancéreuse de l'utérus n'était pas aussi commune à ce moment que le pensent beaucoup d'auteurs. Déjà prévenu sur la fréquence de la maladie, le médecin la suppose dès qu'il aperçoit quelque écoulement fétide, accompagné de perte plus ou moins considérable. Voici une observation qui, en nous présentant quelques phénomènes de l'âge dit critique, doit faire tenir le médecin sur ses gardes: « La nommée Gaupil, âgée de soixante-treize ans, est reçue à la Charité, et entre dans le service de M. Rayer. Ses règles ont été très-irrégulières pendant qu'elle était fille; après son mariage, elles se régularisèrent. Vers quarante ans, elle a commencé à éprouver des retards dans les époques; bientôt des pertes considérables se sont déclarées: elles se montraient tous les deux ou trois mois, et l'obligeaient à garder le lit. Cet état a persisté trois ans; il lui est survenu à cette époque un écoulement si abondant et de si mauvaise odeur, qu'elle croyait avoir un ulcère. La première fois il a duré cinq mois, la seconde un peu moins. La matrice était lourde, pesante; la malade y éprouvait des élancements; elle urinait très-souvent et se plaignait de cuissons. Vers la huitième année des accidents, elle a commencé à ressentir des palpitations, des feux, des chaleurs; tant de symptômes ont ensuite disparu, et la santé est devenue excellente. »

Cette observation est intéressante par la durée des phénomènes qui constituent la ménopause, et surtout à raison de la gravité des accidents qui simulaient une lésion organique de l'utérus. Elle prouve aussi que des affections prétendues cancéreuses de cet organe, dont on a

publié les guérisons, ne sont souvent que de simples états congestifs, qu'un régime convenable, des bains, du repos, la tranquillité d'esprit, dissiperaient facilement. (Brierre de Boismont.)

« La ménopause, à un âge plus avancé, vient annoncer à la femme qu'elle a perdu le principal caractère de son sexe, la faculté génératrice. » (Baudin.) Sans doute, elle n'est plus apte à concevoir, elle a payé son tribut à la nature; mais si l'époque de la menstruation a été pour elle le temps des plaisirs, la source des jouissances les plus pures, l'ineffable bonheur d'être mère, quels dangers n'a-t-elle pas courus? par combien d'épreuves, de secousses, n'a-t-elle pas dû passer? Ici la puberté avec tous ses troubles; un peu plus tard, tous les accidents de la grossesse et les pénibles douleurs de l'enfantement; enfin tous les orages de la vie ordinaire, qui influent d'une manière si remarquable sur la menstruation, et produisent ces chloroses, ces dysménorrhées, ces aménorrhées avec leur mille spasmes nerveux; l'âge de la ménopause est arrivé, cette source de tant d'affections se tarit, et la vie de la femme est désormais plus assurée.

Je ne puis mieux finir que par ces paroles d'un auteur : « Sans cesser d'aimer, les femmes arrivent à un état plus calme et plus heureux; devenues épouses et mères, elles ont d'autres devoirs à remplir; elles éprouvent d'autres sentiments : ainsi la tendresse maternelle, l'amour conjugal, l'éducation et le bonheur de leurs enfants, les soins domestiques, sont les seuls objets qui occupent leur sensibilité et qui remplissent leur existence de la manière la plus douce. »

QUESTIONS

SUR

LES DIVERSES BRANCHES DES SCIENCES MÉDICALES.

Physique. — Donner les meilleures méthodes de chauffage pour un hôpital.

Chimie. — Des caractères des oxydes de fer anhydrés ou hydratés.

Pharmacie. — Des préparations pharmaceutiques qui ont pour base l'ammoniaque et le carbonate d'ammoniaque.

Histoire naturelle. — Des caractères de la tribu des chicoracées et indication des médicaments qu'elle fournit.

Anatomie. — Des nerfs du globe de l'œil.

Physiologie. — Des fonctions de la rétine.

Pathologie externe. — Diagnostic différentiel des diverses espèces d'angine.

Pathologie interne. — De l'hypertrophie en général.

Pathologie générale. — Du rôle joué par les altérations du sang dans la production des maladies.

Anatomie pathologique. — Des calculs biliaires.

Accouchements. — Des tranchées de la vulve ou du vagin pendant l'accouchement.

Thérapeutique. — De l'action de la digitale sur l'homme sain et sur l'homme malade.

Médecine opératoire. — Du traitement des polypes utérins.

Médecine légale. — Un individu dont on trouve le cadavre pendu a-t-il été pendu pendant sa vie ou après sa mort ?

Hygiène. — Des premiers rapports qui s'établissent entre l'enfant nouveau-né et la température atmosphérique.